

Le Monde

Théâtre : les « Démon » échevelés de Creuzevault

Le metteur en scène bouscule le roman de Dostoïevski aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris.

Sylvain Creuzevault adapte et met en scène *Les Démons*, de Dostoïevski. A 36 ans, cet artiste intransigeant, qui a fait le choix de quitter Paris pour s'installer en Haute-Vienne, contracte en quatre heures un roman de plus de mille pages. Autant dire qu'il a trié, démonté, remonté, sacrifié, bref choisi, avec l'appui d'[une troupe de comédiens fidèles](#) (parmi lesquels les remarquables Arthur Igual et Léo-Antonin Lutinier) ou fraîchement débarqués (Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville et Sava Lolov notamment) ce qui, dans ce récit publié en 1872, est devenu le sel d'un spectacle éruptif et haletant proposé aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Dans ce même lieu, en 2006, Sylvain Creuzevault mettait en scène avec aplomb *Baal*, une pièce de jeunesse de Brecht. Cette proposition témoignait d'entrée de jeu d'une totale liberté d'être, de penser et de faire.

Ce geste inaugural sera suivi de créations à fleur de peau, portées par des acteurs rompus à l'improvisation qui n'économisent ni leurs mots ni leur corps. L'artiste veut en découdre avec l'histoire et la politique. Qu'il monte Brecht, s'empare de Marx (*Le Capital*), affronte Faust (*Angelus Novus Anti Faust*), il provoque le débat, questionne l'homme, ses choix et ses actes. Il fait de la dialectique un préalable à son travail, quitte pour cela à paraître hermétique au public. Il aime le frisson du free-style, n'hésite pas à rebattre les cartes des spectacles jusqu'à leurs dernières minutes. A chaque fois, il semble remettre sur le tapis sa raison même de faire du théâtre.

Certains ne manqueront pas de dire, devant ces *Démon* échevelés, qu'il trahit Dostoïevski. Qu'à trop le malmener, il l'outrage, voire le blasphème, à coups d'insertions contemporaines – il est question du glyphosate – ou d'impuretés textuelles qui n'ont plus rien d'originelles – un brillant pamphlet d'Adorno surgit dans le flux des discours. Ils n'auront pas complètement tort, mais pas vraiment raison non plus.

LA SCENE EST BIEN VITE SACCAGEE PAR UNE TROUPE D'ACTEURS EN SUEUR QUI SE DEMULTIPLIENT POUR PASSER, SANS TEMPS MORT, D'UN ROLE A L'AUTRE

L'outrage, ici, est hommage. Et cette cavalcade anxieuse que mène à cru Sylvain Creuzevault sur l'échine d'un texte privé de sérénité nous est restituée avec netteté. Elle n'a rien à envier à la lumière blanche des néons suspendus au-dessus d'un plateau brut de décoffrage. En guise de matériaux scénographiques, de l'eau en abondance, du bois, du vrai et du faux béton, du plastique. L'ensemble est bien vite saccagé par une troupe d'acteurs en sueur qui se démultiplient pour passer, sans temps mort, d'un rôle à l'autre. Il n'est pas besoin d'avoir lu le livre (paru dès 1871 en feuilleton) pour saisir à quel scanner Dostoïevski soumet la Russie de la fin du XIX^e siècle. La perte de sens est l'horizon d'un peuple qui ne sait plus à quel Dieu se vouer. Dix ans avant l'assassinat du tsar Alexandre II (en 1881), l'auteur saisit avec acuité l'entropie qui menace. Derrière qui se ranger lorsqu'on a perdu sa boussole ? Les nihilistes ? Les socialistes ? Les anarchistes ? Toutes les options sont sur la table. Elles se déploient dans le chassé-croisé des prises de parole portées par les protagonistes. Mais l'itinéraire des deux principaux héros, Nikolai Stavroguine et Piotr Verkhovenski (formidables Vladislav Galard et Frédéric Noaille) n'incite pas à l'optimisme.

Rire sarcastique

Le premier s'est affranchi des notions de bien et de mal, il plane au-delà de toute morale. C'est pourtant lui que prend pour maître cette société en déshérence. Quant au second, il prône une révolution qui va tout droit au terrorisme. Vers quel enfer se précipite donc la Russie ? Le spectacle n'apporte pas de réponse. Mais, après l'entracte, une chose étrange se produit. Stavroguine s'efface. Verkhovenski, devenu le leader, propage le chaos. Avec lui, la mort déboule à grand fracas. Tous les personnages, ou presque, tombent assassinés ou suicidés. Et nous, public occidental du XXI^e siècle, faisons face à un drôle de manque. Celui de Nikolai Stavroguine. Comme si, à l'instar de ces Russes crédules et égarés, nous avons besoin d'un Dieu, même fabriqué de toutes pièces, pour continuer à nous repaître d'illusions. Après l'entracte, le spectacle perd peu à peu de sa concision. A croire que, dans sa forme même, il dit son incapacité à tenir debout, une fois éjecté de l'histoire ce faux Dieu qui lui tenait lieu de colonne vertébrale. Le théâtre se dissipe au sens ludique du terme. Il joue de ses codes, avoue ses artifices et s'achève sur deux suicides aussi cocasses l'un que l'autre. Fascinant palimpseste écrit à même le plateau et qui se conclut dans un rire sarcastique. Au talent et à l'intelligence, Sylvain Creuzevault sait, en plus, adjoindre l'humour.

Joëlle Gayot, 27 septembre 2018



«LES DEMONS», KERMESSE POUR LE TEMPS PRESENT

Sylvain Creuzevault et le collectif d'Ores et Déjà revisitent le roman de Dostoïevski pour pointer les travers de la société actuelle. Festif et virulent.

Quoi ? Encore une fête ? Des acteurs qui boivent du champagne au goulot, des coupes et bouteilles tendues aux spectateurs - plutôt des premières rangées - avec l'injonction de les «faire circuler» et de «s'amuser». Et pourquoi pas ? Pourquoi refuserait-on le champagne au motif que beaucoup de spectacles montés par des «jeunes» metteurs en scène ouvrent leur pièce par une fête en incluant le public, faisant mine qu'il n'y a pas de début ni de fin, que les spectateurs entrent dans la salle *in media res*, comme si la représentation de la vie était la vie même, qui ne commence ni ne s'arrête au motif qu'on s'assoit ou qu'on se lève d'un siège quatre heures plus tard, applaudissements compris ? Quoi ? Encore des mises en garde ? La crainte que le public soit perdu, des précautions d'usage, des «vous allez voir, c'est très fluide, ça passera mieux avec une coupe de champagne» et la distribution de feuilles «anti-panique», au cas où l'on s'égarerait dans le labyrinthe de l'intrigue, des noms russes, et du canevas signé en grande partie par Fédor Dostoïevski ?

Les acteurs n'ont pas tort, cette treizième création de Sylvain Creuzevault - et première dont il assume la mise en scène sans préciser qu'elle est une œuvre collective - n'est effectivement pas un long fleuve tranquille, un récit linéaire qu'on suivrait en rêvassant, certain de retomber sur nos pieds si on rate des épisodes. Ou plutôt oui : on y retombe tout le temps, sur nos pieds, car à moins de connaître le texte de Dostoïevski - plus de mille pages - sur le bout des doigts, on ne peut pas deviner quels chemins de traverse le metteur en scène et les acteurs prennent à travers la forêt du roman, ce qu'ils élaguent, dans quelles clairières ils s'arrêtent, quels petits cailloux ils sèment.

Eloquence.

Donc on se perd et on les ramasse, les cailloux, on flashe sur des fragments, des tableaux qu'on isole, on s'accroche aux balises que sont nos propres références, et surtout à l'incroyable force qui traverse la scénographie et le corps des acteurs - citons les tous, Nicolas Bouchaud, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Michèle Goddet, Arthur Igual, Sava Lolov, Léo-Antonin Lutinier, Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Blanche Ripoché, Anne-Laure Tondu. Quelques spectateurs sont installés au côté des acteurs sur le plateau, sur des chaises d'école. Ils sont en vue, les néons éclairent la salle et la scène quasi constamment. D'autres chaises leur font face, où une étrange femme tout en béquille et blessure les attend, c'est Maria Lebiadkine, la sœur malade épousée sans être aimée. Des bâches en plastique tombent brusquement pour remonter et laisser voir la profondeur d'une forêt. Bien utile, les bâches et les imperméables blancs qui «habillent» certains acteurs, car il pleut beaucoup dans cette pièce où les éléments - le feu tout autant que l'eau - ne cessent de se déchaîner, marque de la main de l'humain et non de Dieu. Comme dans les précédents spectacles de Sylvain Creuzevault, les personnages défendent leur position avec autant d'urgence que si leur vie en dépendait - il est plus facile, prétend l'un d'eux, de couper une tête que d'avoir une idée. Et le spectateur prend d'abord en pleine face leur éloquence et leurs convictions traversées de doutes. De quoi parlent-ils jusqu'à en mourir ? Rien de moins que de la nécessité d'une révolution et du besoin impérieux de retrouver la foi, quand la croyance en un monde nouveau s'est perdue. De la paternité et de la sensation d'être «un non-papa» face à son fils enrôlé dans un groupe nihiliste terroriste. Ou encore du suicide prévu «dans deux ans» pour prouver à tous que Dieu n'existe pas, comme ultime acte de liberté, dit Kirilova (Valérie Dréville, démente) qui dévore énergiquement du poulet dans un fauteuil roulant tout en terrorisant le public. Et «ce grand suicidaire qu'est Jésus». De quoi parlent-ils donc ? D'aujourd'hui, et de tous les «démonillons» qui s'accumulent dans nos corps tandis que le paysan n'en peut plus de répandre du glyphosate pour rembourser son crédit. Il y a peu d'anachronisme, cependant, car le roman de Dostoïevski, dans sa traduction par André Markowicz, plonge absolument dans notre présent. Sylvain Creuzevault s'attache en particulier au parcours de Chatov (Arthur Igual), le plus déchiré d'entre tous, et l'une des scènes extraordinaires est l'accouchement sur scène de sa femme, Maria (Amandine Pudlo) enceinte d'un autre, et de leur réconciliation lorsque l'enfant paraît. L'hyperréalisme est insensé. La grossesse n'est pas mimée par un gros ventre postiche, mais par un fœtus accroché au ventre.

Glaçon.

Le spectacle s'est ouvert sur *Sympathy for the Devil* des Stones. Il fait entendre aussi l'*Ave Maria* de Rachmaninov en son milieu. Et durant toute la deuxième partie de la pièce, c'est un glaçon en forme de croix orthodoxe, suspendu au cintre, qui dégouline. A-t-on eu besoin de se saisir des feuilles anti-panique ? Non, tant on se laisse captiver par une action qui pourtant dépasse sans cesse le spectateur non exégète. C'est la première fois que Sylvain Creuzevault et le collectif d'Ores et Déjà, qui loge aujourd'hui près du plateau de Millevaches, dans le Limousin, s'attellent à un texte préexistant. C'est aussi la première fois que d'autres acteurs et pas les moindres - Valérie Dréville, Nicolas Bouchaud - s'adjoignent au collectif. Les répétitions ont duré moins longtemps que d'habitude - trois mois avec des interruptions pour écrire et prendre du recul. Dans le Limousin, le collectif exerce à peu près tous les corps de métier. La mairie lui a donné d'anciens abattoirs qu'il retape pour les transformer en théâtre.

Les divins « Démons » de Sylvain Creuzevault

Vincent Bouquet / Journaliste | Le 24/09



Sylvain Creuzevault a décidé de replacer le comédien au centre du jeu. DR

Au théâtre de l'Odéon, le jeune metteur en scène absorbe le roman-monstre de Fédor Dostoïevski. Entre liberté scénique et maîtrise théorique, il révèle toute l'acuité du système de pensée du génie russe.

Sylvain Creuzevault a retenu la leçon. Avec son « Angelus Novus », le jeune metteur en scène s'était laissé emporter dans une entreprise bouillante mais brouillonne, peu compréhensible pour le commun des spectateurs. Sans doute conscient que son adaptation des « Démons » de Dostoïevski pouvait le conduire dans les mêmes travers, il s'est cette fois astreint à une limpidité salutaire. Armé d'une « feuille anti-panique » où sont condensés les éléments clefs de l'histoire, le public peut se laisser guider par des comédiens devenus les accoucheurs de la puissance intellectuelle de ce roman-monstre.

Après s'être brillamment intéressé aux précurseurs (« Notre terreur ») et aux théoriciens (« Le Capital et son singe ») du mouvement socialiste, Sylvain Creuzevault a choisi de prendre à bras-le-corps la pensée de l'un de ses plus célèbres pourfendeurs. Au terme d'un travail d'appropriation colossale, il a extrait des « Démons » la substantifique moelle, celle qui permet, sans jamais céder un pouce sur le terrain de l'exigence, de suivre les lignes de force du système dostoïevskien.

Maîtrise intellectuelle

En écho à la situation de la Russie d'aujourd'hui, s'orchestre une lutte sur tous les fronts entre les pères théoriciens et les fils partisans de la lutte armée, le nihilisme révolutionnaire et le déisme aux relents nationalistes, l'avènement de l'individualisme et la toute-puissance du social. Ce concentré, fondé sur les seuls points de bascule de l'intrigue romanesque et enrichi par d'autres écrits, est d'une telle maîtrise intellectuelle qu'il parvient à révéler toute l'amère ironie d'un Dostoïevski sonnante l'hallali.

Plus à l'aise dans le maniement des idées que dans le déroulé de l'action, Sylvain Creuzevault a aussi décidé de replacer le comédien au centre du jeu. Aux commandes d'une troupe en grande partie renouvelée, qui gagnera en aisance et en fluidité au fil des représentations, il s'appuie sur un trio de choc - Valérie Dréville, Nicolas Bouchaud, Sava Lolov - accompagné par Arthur Igual, déchirant Chatov, et Léo-Antoine Lutinier, fou du roi décapant, pour endosser avec panache et fracas les fragments philosophico-politiques du génie russe. Savamment distillés au gré d'un texte qui peut parfois s'appesantir, les instants d'improvisation maîtrisée lui permettent de ne jamais apparaître ni professoral ni poseur, et d'ouvrir des espaces de liberté scénique dans cet océan de noirceur théorique.

Dostoïevski et Creuzevaut dans le chaudron des « Démons »

Entouré d'une formidable équipe d'acteurs, Sylvain Creuzevaut dialogue avec « Les Démons », roman monstre de Dostoïevski. Il en résulte un spectacle de plus de quatre heures, complexe et passionnant.

Il y a quelque chose de réjouissant et d'éprouvant à voir deux soirs de suite des spectacles d'envergure d'une durée à peu près équivalente de plus de quatre heures. Deux spectacles « d'après » des œuvres littéraires connues mais pas forcément lues par les spectateurs à la veille de la représentation. Le premier soir, *Le Procès de Kafka* par Krystian Lupa (lire [ici](#)) à l'Odéon ; le second, *Les Démons* de Dostoïevski par Sylvain Creuzevaut aux entrepôts Berthier. Deux spectacles à l'affiche du Théâtre de l'Europe, présentés dans le cadre du Festival d'automne.

Dans la chaleur du touffu

Le « d'après » dit la fidélité à l'œuvre mais non la servilité, il instaure le pas de côté qui permet de mieux voir, et le dialogue furieux avec l'œuvre, comme si le spectacle en germe s'asseyait à une table de bistrot et demandait à l'œuvre avec laquelle il a pris rendez-vous : « Qu'est-ce que tu bois ? », avant d'en découdre, texte en mains et improvisations en jambes.

Le début du spectacle d'après *Les Démons* s'avère démonté comme on le dit des mers et des moteurs. Rien ne semble en place, tout est sens dessus dessous, un paysage de fête au milieu de la nuit quand arrivent des gens que l'on n'attendait pas, et qu'on lance un « vous prendrez bien une petite coupe ? ». C'est ce que fait avec engouement, comme d'autres acteurs, Nicolas Bouchaud, en offrant une flûte de champagne à différents spectateurs comme s'il avait été garçon de café toute sa vie ; c'est ce que fait avec moins d'emphase Valérie Dréville qui a besoin des mots pour faire sortir son corps de ses gonds. Deux acteurs, souvent vus et que l'on aime retrouver. Pour la première fois, ils sont distribués dans un spectacle mis en scène par Sylvain Creuzevaut sur l'air de « restons groupés ».

Ils font bon ménage avec les acteurs habituels du metteur en scène, tel Arthur Igual méconnaissable avec son crâne rasé dans le rôle de Chatov. Les flûtes à champagne passent parmi les spectateurs, au fond du plateau une fille et un garçon en toute petite tenue se coursent comme deux ados à l'heure de leur première nuit, on exhibe un panneau sur lequel on a écrit en lettres rouges « Suisse », ça s'agite sur les côtés de la scène où sont disposées des chaises. C'est gai, cela pétille. Creuzevaut voue aux gémonies (et plus si affinités) ce qu'il nomme le théâtre « sérieux ». Il aime le rire, celui des philosophes et celui de Buster Keaton, il adore pointer le risible, dessiner des moustaches à la Joconde, non servir une œuvre genoux à terre mais la dépecer tout en la creusant encore et encore. Et c'est ce qu'il fait avec *Les Démons* de Dostoïevski, long roman magnifiquement complexe, « touffu, bourré de situations imprévues et d'incidents inexplicables sur le moment », un roman où « les traits satiriques, les détails grotesques, les scènes comiques » interviennent dans « les drames les plus noirs » comme l'écrivait Pierre Pascal ; un roman « deltaïque », dit joliment Creuzevaut.

Feuille anti-panique

Le narrateur de Dostoïevski qui, témoin, raconte l'histoire des *Démons* passe une centaine de pages à expliquer et détailler qui est qui, avant d'écrire cette phrase : « J'en viens maintenant à la description de l'événement quelque peu comique par lequel ma chronique commence à proprement parler ». Et c'est là qu'on arrive en Suisse (d'où le panneau sus-mentionné) avant de revenir dans la province russe où tout se passe. Chez Creuzevaut, après l'entrée apéritive qui n'est pas une séance explicative, on glisse insensiblement des zakouskis pétillants au vif du sujet. Il ne faut pas en perdre une miette si l'on veut tenir la route. Cependant, tôt ou tard, on s'embrouille quelque peu. Dans un grand éclat de rire faussement paritaire, Creuzevaut va jusqu'à attribuer des rôles d'hommes dans le roman à des actrices, telle l'excellente Michelle Godet qui interprète la vieille Prascovia puis Chigalov devenu Chigalova, auteur(e) d'un rapport apportant une solution finale et radicale à la question des rapports sociaux.

Pressentant un peu tard cette difficulté de réception pour les spectateurs, on a glissé, dans un programme de salle, une feuille volante intitulée « feuille anti-panique » qui relate la chronologie du roman au demeurant respectée par Creuzevaut et ses acteurs mais avec des trous, des ellipses, des écarts... Alors, faute de pouvoir lire la feuille anti-panique dans le noir, que fait le spectateur ? Il s'accroche à ces bouées que sont les acteurs et ce sont eux qui le ramènent à la nage, non dans le moment présent de la représentation – il y est à fond car c'est d'une constante invention – mais dans le roman.

Prenons Chatrov (Arthur Igual). C'est un ruminant, il rôde l'œil noir et la peau sombre. Son père était serf du papa de la riche, pingre et autoritaire Varvava Stavroguina (Valérie Dréville). Il retrouve le fils de cette dernière Nicolai Stavroguine (Vladislav Galard) qui revient en Russie après plusieurs années d'absence à l'étranger dont un séjour en Suisse où il s'est passé de drôles de choses. Nicolai a été le mentor de Chatrov. Ils se retrouvent après que Chatrov l'a giflé pour s'être mal conduit en Suisse avec sa sœur Daria (Blanche Ripoché). Scène terrible. Stavroguine est ailleurs. Chatrov est resté vissé aux idées qu'il tient de lui. Que « la raison et la science dans la vie des peuples », hier comme aujourd'hui, « n'ont assumé qu'une fonction secondaire, une fonction de service », que « le but de tout le mouvement du peuple », depuis toujours, « c'est seulement la recherche de Dieu, la recherche de leur Dieu », à chaque peuple son Dieu. « C'est ce genre de texte qui m'a aimanté », dit Creuzevaut.

La croix et le seau

A côté des nombreux débats d'idées, le roman est truffé d'intrigues où se mêlent argent, mariages d'intérêt et mariage caché – celui de Stavroguine avec Maria la boîteuse (Amandine Pudlo) –, duel, groupuscule, crime commandité, etc. Au milieu du deuxième volume (il y en a trois), sous la plume de son narrateur, Dostoïevski écrit : « Il est dommage qu'il faille mener le récit plus vite, et qu'il n'y ait pas le temps de tout décrire, mais sans digression aucune, ce serait quand même impossible. » Il ne s'en prive pas et Creuzevaut non plus, jetant par brassées son ironie caustique dans la bataille.

Le spectacle abonde de gags qui ne sont pas seulement des gags : la cloche qui ne sonne pas, le baigneur en celluloïd, fruit d'un accouchement à vue, la croix en glace qui fond dans un seau, le Christ de Holbein sur une planche, etc. Sans parler des multiples graffitis et de la scénographie mouvante et sonore (Jean-Baptiste Bellon). Ces scènes sont le plus souvent dans le texte lui-même, comme celle du duel entre Stavroguine et Gaganov interprété par Frédéric Noaille qui assure également le rôle clef de Piotr Verkhovenski qui lui aussi revient de l'étranger. Ce dernier est le fils de Stepane Verkhovenski (Nicolas Bouchaud) personnage aux idées et aux poches désargentées, un peu ridicule dans son costume dont la couleur rappelle le vomit au sortir d'une cuite au vin rouge (tous les costumes sont signés Gwendoline Bouget), un être toujours « parfumé et pomponné », se moque Varvara, d'autant plus facilement qu'il vit à ses crochets. Varvara Stavroguina est interprétée par Valérie Dréville qui assure également le rôle d'Alex Kirillov devenu donc Alex Kirillova. Pas simple.

Non, rien n'est jamais simple chez Creuzevaut, tout comme chez Dostoïevski. Il y a cependant des moments d'une perfection presque classique, comme la fameuse entrevue entre Nicolai Stavroguine et l'évêque Tikhone (Sava Lolov qui interprète également le rôle du forçat Fédka) qui, dans le roman, vit en retraite dans un monastère. Creuzevaut reprend le dialogue tel que l'a écrit Dostoïevski traduit par André Markowicz (trois volumes chez Babel, les citations sont reprises de cette édition) tout en le mettant en scène avec sagacité (en particulier quand Tikhone lit la lettre où Stavroguine confesse avoir connu « une incommensurable jouissance » en voyant une fillette battue par sa mère pour une faute qu'elle n'avait pas commise. Tout comme, à la fin, Creuzevaut mettra en scène la pendaison de Stavroguine en faisant rire les spectateurs avec la complicité de son acteur. Rire mettant un terme à cette soirée dense qui donne une double envie : celle de se plonger dans *Les Démons* et celle de revenir voir ensuite ce spectacle dont une première vision n'épuise pas la richesse.



Rédemption

Par [Mathias Daval](#)

26 septembre 2018

Article publié dans I/O [n°89](#) daté du 28/09/2018

L'œuvre de Creuzevault est traversée par la trituration de la chose politique, de « Baal » au « Capital et son singe » en passant par « Notre terreur ». Avec « Les Démons », il assoit son théâtre dialectique sur la prose prophétique de Dostoïevski pour créer un objet scénique aussi polymorphe que réjouissant.

« Les Démons » est plus qu'un étalage romanesque des tourments nihilistes qui secouent la jeunesse russe au milieu du xix^e siècle. Contrairement au Bazarov du « Pères et Fils » de Tourgueniev, le Stavroguine de Dostoïevski transcende l'arrogance posturale d'une philosophie grossière de la *tabula rasa*. Est-il un être amoral ? Une créature tiède vomie par le dieu de l'Apocalypse ? Il est animé d'une fission intérieure entre un relativisme dandy et destructeur, et une quête quasi métaphysique qu'il est incapable de concevoir clairement, à cause de son crime et de sa puissance culpabilisatrice. Réflexion sur le socialisme comme athéisme profanateur des piliers de la société russe, mais aussi crainte de la dissipation de la Russie dans l'occidentalisation du monde et anticipation des dérives totalitaires... L'œuvre de Dostoïevski est d'une densité redoutable. Là où Peter Stein avait fait le choix dix ans plus tôt de limiter l'épure, produisant un spectacle de douze heures (que l'on avait d'ailleurs pu voir, au Festival d'automne, dans ces mêmes Ateliers Berthier), Creuzevault a condensé et recomposé le roman. Trop ? Non, car au diktat de l'action émotionnelle, fût-elle révolutionnaire, Creuzevault oppose la pensée agissante qui, selon le mot magnifique d'Adorno, « a sublimé la rage ». Cette pensée est donnée à voir, sur le plateau, dans un bordel organisé, mûri, truffé de symboles ouverts aux interprétations les plus libres. Au cœur, l'obsession de l'homme face à Dieu. Et son échec ou sa réussite à transformer cette obsession en énergie créatrice, qu'elle soit politique, artistique ou intime.

Ponctué d'anachronismes assumés, d'effets scénographiques jamais superflus – à l'exception de quelques dispensables incursions hors du quatrième mur –, saturé de points d'achoppement religieux, « Les Démons » est une œuvre laboratoire. Une œuvre du surgissement. Jouée sur le fil du rasoir, imbibée d'écriture de plateau et d'improvisation, elle témoigne d'abord d'un amour profond pour les acteurs, qu'ils soient les fidèles compagnons du metteur en scène (Arthur Igual) ou les nouveaux venus dotés de monologues taillés sur mesure (Nicolas Bouchaud et Valérie Dréville). Mais aussi d'un plaisir authentique de produire un théâtre jubilatoire délivrant une parole exigeante qui ne sombre jamais dans la litanie et le démonstratif. Hommage à la capacité prodigieuse de Dostoïevski de capter les tréfonds de l'âme humaine (Nietzsche ne disait-il pas avoir appris la psychologie chez le romancier russe ?), le spectacle fait de Chatov et de Kirilov les deux vrais tenants d'une identité mystique à la frontière de la gnose, de part et d'autre d'un Stavroguine flottant au cœur de son abîme intérieur. Cette « énergie insatiable d'atteindre une fin, tout en niant cette fin », c'est un peu cela aussi que cherche le théâtre de Creuzevault. Le récit s'achève sur le triomphe éphémère de la mort. Mais le retour au réel n'est pas mélancolique. Car la beauté peut sauver le monde, que le monde veuille la sauver ou non.

Théâtre du blog

[Les Démons, d'après Fédor Dostoïevski, mise en scène de Sylvain Creuzevault](#) Festival d'Automne à Paris [critique](#).

Un roman monstre, *Les Démons*, d'abord traduit par *Les Possédés*, un titre qu'Albert Camus avait gardé pour son adaptation au théâtre en 1959, nous plonge dans l'histoire politique et intellectuelle de la Russie du dix-neuvième siècle, en fouillant les tripes et les âmes de dizaines de personnages que nous suivons durant près de neuf cent pages. Nicolas Stavroguine en est le fil conducteur. Quand il revient de Suisse, il déclenche les intrigues complexes du roman, mais disparaît parfois. Dostoïevski le remplace alors par le tableau d'une jeunesse enragée de liberté jusqu'à rêver d'un despotisme total -tous égaux dans l'esclavage-, ou par la satire d'un milieu privilégié embrumé dans ses hautes aspirations et ses craintes. Chacun a eu affaire à lui, de près ou de loin, éclairant une de ses facettes : Don Juan, Prince Charmant, tourmenté, doutant de sa volonté, impulsif quand il s'agit d'un duel, grande âme par intermittence.

Et tous les autres personnages se prennent dans la toile qu'il a tissée malgré lui. Stépane Verkhovenski, l'ancien précepteur, l'intellectuel déçu, a fait l'éducation de garçons et de filles révolutionnaires qu'il ne peut plus suivre, accroché à son humanisme et au culte de la beauté. Varvara, veuve Stavroguine, tente de reprendre la main, et renonce à comprendre son fils. L'étudiant Chatov conteste le groupe révolutionnaire au nom de la religion et sera exécuté comme traître. Piotr, le fils que Stépane n'a pas élevé, provocateur, inquiet, imbibé des dogmes de la violence révolutionnaire, insulte son père qui l'a été si peu, et fléchit devant la grâce maudite de Stavroguine, au point de lui proposer de tuer pour lui les protagonistes d'un mariage secret, gênant et absurde. L'auteur donne tout autant de complexité que de vie aux personnages de jeunes filles et de jeunes femmes, intelligentes, amoureuses audacieuses, comme la Maria de Chatov, ou Liza, Daria..., ou victimes, comme l'autre Maria que son frère dépouille.

Sylvain Creuzevault et sa troupe se sont appropriés ces *Démons* au plus près du texte, au plus près d'eux-mêmes et d'une lecture contemporaine. Ainsi le *je* du narrateur (supposé être l'un des anciens élèves de Stépane Verkhovenski) s'efface au profit du *nous* des acteurs, qui ouvrent la représentation, en s'adressant directement au public, cédant pour cette fois à la facilité, mais peu importe. Les situations ne sont pas plus sollicitées que nécessaire : les liens entre Dostoïevski et le XXI^{ème} siècle se nouent d'emblée, que ce soit sur la question de la rupture entre les générations, de la révolte, des droits de l'homme, des "grands principes de 1789" ou de la religion. André Malraux l'avait prophétisé: «Le XXI^{ème} siècle sera mystique, ou ne sera pas», et l'on constate que ce *spirituel* a glissé au *religieux*.

La contestation des «valeurs occidentales» chez Dostoïevski, au nom de la vraie Russie orthodoxe, ressurgit aujourd'hui avec assez de force sous d'autres formes religieuses, et secoue assez l'Europe pour faire écho. On n'assiste pas pour autant à un débat philosophique illustré et on est bel et bien au théâtre. Cette adaptation -réussie- au delà de la réflexion, concrétise la matière du roman : c'est bien ce qui «fait théâtre». Les scènes collectives, la manipulation des éléments de décor, bruits y compris, la circulation des rôles contribuent à rendre le foisonnement de l'œuvre. Valérie Dréville endosse les rôles de Varvara Stavroguina et d'Alex Kirilova, Michèle Goddet ceux de Prascovia Drozdova, la voisine de Chigaliev devenu ici Chigaliova, doctrinaire d'une révolution totalitaire. Ces passages de l'un à l'autre, du féminin au masculin, fonctionnent parfaitement, situant le théâtre là où il est, à savoir dans la prise en charge d'une parole par une personne, sans que la lisibilité y perde.

Un moment de pure grâce poétique et de formidable raccourci dramatique : celui où Maria la boîteuse ôte on masque et ses bandelettes de mort pour se réincarner en la très vivante Maria Chatova. Il y en a d'autres, et aussi des longueurs, des lourdeurs, dont on ne tiendra pas rigueur à la troupe ni à son metteur en scène, qui sont nécessaires. Elles renvoient concrètement à la difficulté de lecture du roman, à sa richesse, à son terreau d'où surgissent aussi sur le plateau la profusion de ses scènes et de ses personnages, dans une sorte de pulsation. Belle adaptation, donc, d'une fidélité active et vivante. Beau désordre d'où peut naître la vie, sans effets inutiles (ou presque, s'agissant d'effets stroboscopiques, heureusement brefs ! dans la scène de la fête), sans emphase esthétique, efficace au bon sens du terme, avec même parfois, le courage de l'incertitude.

À voir, donc, pour ceux qui aiment Dostoïevski et pour ceux qui ne le connaissent pas encore. Les comédiens ont la bonté de distribuer une bouée de sauvetage: un résumé du parcours des différents personnages : sans doute pas indispensable. Ce que dit en effet le spectacle sur le retour du religieux, la complexité des rapports entre les êtres, l'inquiétude et l'humour même de Dostoïevski, Sylvain Creuzevault nous les donne.